48e ANNEE (5e série) N° 7 12 FÉVRIER 1931

L'AMI DU CLERGÉ

Parait à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Une grave question : comment finit le Moyen-Age ? — Le fait des découvertes espagnoles et portugaises. — Quelle est la grande nation catholique au XVIe siècle ? La grandeur de la péninsule hispanique à l'âge des grandes explorations maritimes. — Charles-Quint, l'Espagnol, en face de Luther, l'Allemand. — II. L'Ordre des Jésuites, les premières intentions qui ont présidé à sa fondation. — III. Les débuts de l'évangélisation du Congo. — IV. Nationalisme et apostolat missionnaire. — V. Quelques chiffres sur des questions scolaires actuelles.

Le Professeur Wilhelm Oehl, de l'Université de Fribourg, en Suisse, a consacré deux petits articles de la *Schönere Zukunft* (21 décembre et 1er janvier) à présenter l'une des plus importantes conclusions du grand ouvrage de son collègue, Gustav Schnürer, sur « L'Eglise et la Civilisation au Moyen-Age. *Kirche und Kultur im Mittelalter,* » publié au cours de 1930 à la librairie éditrice Ferdinand Schöningh, à Paderborn.

Il s'agit d'une idée si intéressante et relativement si neuve que je n'hésite pas à lui consacrer la majeure partie de la présente Causerie. Mais je demande la permission de donner à cette idée la forme sous laquelle elle m'est apparue à moi-même, au cours de travaux qui m'ont conduit aux mêmes résultats que Gustav Schnürer, avant que son magnifique travail n'eût été publié.

Il s'agit de savoir comment s'est terminé le Moyen-Age.

Schnürer fait ressortir avec force que le Moyen-Age ne s'est pas le moins du monde achevé par la catastrophe de la Révolution luthérienne, mais qu'il a poursuivi sa marche normale, sans à coups, par une évolution logique et féconde, en passant aux Temps modernes.

Wilhelm Oehl a souligné ses conclusions en donnant à ses articles de la *Schönere Zukunft* le titre suivant : « *Est-ce l'état de l'Eglise médiévale qui a fondé la prétendue Réforme ?* »

Voici comment, à mon tour, je serais tenté de présenter la même pensée.

I

Lorsque nos contemporains sont amenés à songer à l'histoire religieuse du XVIe siècle, — le siècle de la Réforme, — ils sont habitués à se représenter la suite des événements sous la forme du triptyque que voici :

Premier panneau : une Eglise dévorée d'abus de toute nature, languissante et presque moribonde, dirigée par des papes qui ne sont plus guère que de brillants princes italiens, diplomates raffinés comme Alexandre VI, ou hommes de guerre comme Jules II, dominée par un épiscopat complètement mondanisé, entretenue en de grossières superstitions par une nuée de moines dégénérés, au cœur desquels n'habite plus l'esprit des François d'Assise et des Dominique, éduquée enfin par des Universités où l'accumulation des gloses et des commentaires a fini par étouffer l'élan de la pensée religieuse et éteindre la clarté même de l'intelligence chrétienne.

Deuxième panneau : dans l'atmosphère sombre et lourde où agonise le Moyen-Age, l'orage éclate soudain, en 1517. Un moine irrité se lève. Il proteste contre les exactions et la tyrannie des papes, il soulève contre Rome l'indignation de la conscience chrétienne, il renverse les traditions vieillotes et les routines obstinées, il dresse la Bible au-dessus du siècle endormi dans sa torpeur, il fait couler le fleuve de la Parole de Dieu dans la plaine encombrée de spéculations scolastiques, et comme Rome résiste et menace, il entraîne au schisme une partie imposante de la chrétienté. Aux innovations de Wittenberg répondent celles de Zurich et de Strasbourg. La voix de Luther se renforce de celles de Zwingli, de Bucer, d'Œcolampade, sans parler de Mélanchthon, qui n'est que l'ombre du moine saxon. Enfin, le génie français lui-même vient apporter avec Calvin, — l' « épigone de Luther, » mais un épigone plus grand par certains côtés que le maître même, — l'appoint de sa netteté, de sa force logique, de sa pénétration, au génie tumultueux de l'Allemagne.

Troisième panneau : contrairement à toute attente, sous le choc de la Révolution protestante, l'Eglise catholique se réveille, les Ordres religieux se remettent à fleurir, les Jésuites entrent en scène, la papauté est contrainte de céder elle-même à la pression universelle. Le Concile de Trente se réunit. La discipline est restaurée au sein du clergé et dans les monastères, les séminaires sont constitués, la science catholique se reforme et fournit une puissante floraison. Le flot du protestantisme est endigué ; il recule sur certains points. La politique s'en mêle. De sanglantes Guerres de

religion, qui ne sont au fond que des guerres d'appétits, d'intérêts, d'influences politiques, aboutissent à une fixation, à une stabilisation des sectes d'une part, du catholicisme de l'autre. L'Eglise prouve ainsi qu'elle n'est pas morte. Mais c'est bien en vain que l'Eglise du Concile de Trente se glorifie de continuer le Moyen-Age. Entre la religion d'Ignace de Loyola ou de Bossuet, et celle de Thomas d'Aquin et de Bonaventure, il y a eu la « Réforme » de Luther, et, si l'étiquette reste la même, l'esprit est changé. C'est au fond une nouvelle religion [1].

Voilà donc, à peu près, comment la science « impartiale » et « neutre » de nos jours, en se piquant d'être aussi étrangère à la mystique lourde et périmée de Luther qu'à la foi catholique du Concile de Trente, se représente la formidable crise du XVIe siècle. De cette crise, c'est, pensent sûrement bon nombre d'historiens, un tiers-parti, le leur, celui de la pensée libre, c'est-à-dire sans dogmes et sans foi, qui retire aujourd'hui les bénéfices. Il a fallu la rupture de l'unité religieuse en Occident, il a fallu un Luther, un Zwingli, un Calvin, il a fallu un Ignace de Loyola, un Concile comme celui de Trente, pour ameuter les uns contre les autres, avec une rage de destruction indescriptible, les groupes opposés qui faisaient également appel au nom de Jésus-Christ, pour user les orthodoxies rivales, épuiser la fécondité du christianisme en formules dogmatiques, afin de n'en plus laisser que le parfum lyrique et moral, que la libre-pensée contemporaine accepte volontiers, pourvu qu'elle soit affranchie des obligations imposées à l'intelligence qui doit croire et à la volonté qui doit obéir.

Et nous, catholiques, tout en protestant contre la critique méprisante et destructive, qui se croit assez forte aujourd'hui pour traiter avec la même hauteur et la même apparente justice les formes rivales du christianisme au XVIe siècle, nous croyons devoir accepter d'ordinaire, tel qu'il nous est présenté, le triptyque où s'inscrit, avec ses péripéties principales, l'histoire de la « Réforme » et de la « Contre-Réforme. » Sans doute, nous atténuons quelques couleurs, nous corrigeons des nuances, nous changeons des étiquettes, nous écrivons par exemple : Décadence du Moyen-Age, — Révolution protestante, — Réforme catholique, — mais nous approuvons en gros l'ordre de dépendance que l'on établit entre les faits et nous ne voyons aucune difficulté à admettre qu'entre le Moyen-Age décadent et la véritable Réforme, se dresse effectivement la fausse Réforme, — la Révolution, pour lui donner son vrai nom, — sans laquelle il est fort probable que la véritable réforme n'aurait jamais eu lieu.

Or, il y a un certain nombre de faits décisifs qui s'élèvent contre cette manière de voir. Si nous consultons exactement la chronologie, si nous essayons de nous replacer dans l'esprit et la perspective du temps, nous concluons nécessairement que le triptyque en question doit être résolument mis de côté et que s'impose une révision complète des points de vue communément admis.

Mettons-nous bien, en effet, en face de la thèse courante et opposons-lui notre antithèse.

La *thèse* du triptyque, la voici : — Le Moyen-Age catholique aboutit à une impasse. Il s'achève dans une catastrophe. Il roule dans l'abîme de la Révolution religieuse. Luther, Zwingli, Calvin ont détruit le Moyen-Age. Après eux, il est fini. On ne construira plus les splendides cathédrales gothiques. Le style baroque, encore nommé le style « jésuite » et qui correspond à la religion du Concile de Trente, est le symbole frappant de la distance qui sépare un passé mort du renouveau qui prétend le continuer. La Bible, brandie par les réformateurs rebelles, a été prise, bon gré mal gré, par les catholiques eux-mêmes. La théologie des *Sommes* est périmée. La théologie moderne ne sera jamais plus spéculative au même degré que celle du Moyen-Age. Qu'elle le veuille ou non, elle sera une théologie positive, sur laquelle on essaiera de greffer des lambeaux de métaphysique médiévale.

Et maintenant, l'*antithèse*, celle que nous admettons, en plein accord avec Schnürer : — Le Moyen-Age a suivi sans déviation notable la ligne de son évolution logique. Il n'a pas été interrompu, encore moins détruit, par la Révolution protestante. Il s'est continué comme un grand fleuve, qui reçoit des affluents, qui se grossit à mesure qu'il avance, sans rien perdre de ce qu'il apportait de sa source la plus lointaine. Il n'y a pas eu de rupture nette, pas de cassure. Le Concile de Trente est dans la descendance naturelle et légitime des Conciles qui l'avaient précédé. Les théologiens qui y ont dominé étaient nés et formés avant la prétendue Réforme. Ces théologiens étaient imbus du Moyen-Age, sans être étrangers au mouvement des idées de leur époque. Ils n'ont pas voulu le moins du monde changer la religion. Le Concile n'a fait que codifier des dogmes depuis longtemps établis. Il a surtout fait une réforme disciplinaire. Plus exactement, il a généralisé une Réforme déjà commencée en plusieurs lieux et presque achevée en certains. Il n'y a donc pas de triptyque, comme on nous l'affirma souvent. Il n'y a eu, sur la ligne continue et sans coupure de l'histoire du catholicisme, qu'un éboulement latéral, par suite d'un orage formidable, il est vrai, mais en somme périphérique, pour ainsi dire, en d'autres termes, éloigné du centre proprement dit de la chrétienté, et qui a eu pour conséquence d'empêcher des affluents secondaires de porter désormais leurs eaux vers le fleuve majestueux qui poursuivait sa course et arrosait même des terrains jusque-là inconnus.

Une observation fort simple va nous le démontrer.

[1] Ce mot : « religion nouvelle, » un brillant historien français, Lucien Febvre, n'a pas hésité à le prononcer. à propos de la « religion tridentine, » dans un article très remarqué de la *Revue historique*, paru en mai-juin 1928, sous ce titre : « Une question mal posée : Les Origines de la Réforme française et le problème général des Causes de la Réforme. »

* *

Il y a bien longtemps que l'on a fait, dans l'Eglise catholique, cette importante remarque : pendant que la vérité perdait du terrain en Europe, par les divers schismes protestants, elle en gagnait au dehors, elle faisait d'immenses conquêtes, en des régions nouvelles, elle devenait géographiquement plus « catholique » que jamais, et ce « catholicisme » même pouvait lui servir d'argument vainqueur contre les critiques acerbes et trop souvent aveugles des « réformateurs. »

Mais ce que l'on n'a pas assez considéré, c'est que les conquêtes en question 1° avaient commencé avant la Révolution protestante, 2° impliquaient une puissance de vie qui doit nous faire douter de la prétendue déchéance radicale du Moyen-Age, et 3° indiquent un déplacement des centres d'activité et d'influence dans l'Eglise qui nous invite à modifier du tout au tout notre perception de l'Europe du xvi^e^ siècle, de telle manière que la marche de l'histoire tout entière apparaisse sous un nouveau jour.

Précisons cette dernière pensée.

L'Allemagne a pris tellement de place en Europe, par suite de circonstances ethnologiques, économiques ou politiques, relativement récentes, que nous nous figurons qu'elle a toujours été historiquement au centre de l'Europe chrétienne et qu'elle a revêtu en tout temps la dignité d'un des pays directeurs du mouvement européen. Or, au xvi^e^ siècle, l'Allemagne n'a nullement cette position ni cette importance. Avec Charles-Quint on pourrait presque dire qu'elle a failli devenir une simple colonie espagnole. La grande nation européenne, à ce moment-là, en effet, ce n'est pas l'Allemagne, morcelée et impuissante, qui va verser dans le protestantisme et qui, un siècle plus tard, sera presque ruinée et anéantie par les conséquences de ce même protestantisme qu'elle avait engendré. La grande nation européenne, c'est l'Espagne, à laquelle il faut joindre le Portugal. Et c'est en Espagne que se poursuit, imperturbablement, le Moyen-Age, dans tous les domaines : le Moyen-Age des Croisades, le Moyen-Age de la théologie, le Moyen-Age des ordres religieux, le Moyen-Age de l'avidité intellectuelle, le Moyen-Age des grandes aspirations et des grandes aventures, le Moyen-Age des rêves gigantesques et des entreprises héroïques, le Moyen-Age enfin de l'activité missionnaire et conquérante de l'Eglise catholique.

Si l'on veut éviter de se placer dans la perspective trompeuse de notre temps, si l'on veut faire effort pour se mettre dans celle du siècle de Christophe Colomb et de Vasco de Gama, si l'on veut, par simple amour de la vérité et pour échapper à tout anachronisme, situer la naissance du protestantisme, il faut se représenter la Saxe électorale où il éclate, à la périphérie et non au centre de l'Eglise, et la date où il naît comme postérieure à la naissance des temps modernes et non antérieure. Il faut voir au contraire la péninsule ibérique libérée du joug musulman, puissamment remise en main par l'énergie réformatrice de Ximénès de Cisneros, jetée depuis le milieu du xv^e^ siècle, — le Portugal en tête, l'Espagne à la suite, — dans une série de découvertes prodigieuses, tendue vers la pensée ardente de tant de pays nouveaux à gagner à la foi chrétienne, enrichie par le commerce des régions lointaines, où se coudoient les aventuriers et les apôtres, prenant la tête du progrès européen et écrivant dans l'histoire du catholicisme les pages les plus colorées, les plus fécondes et en somme les plus glorieuses.

Nous admettons bien que l'Eglise a subi, au xv^e^ siècle, un dangereux refroidissement. Nous reconnaissons volontiers que l'Italie des Médicis et des Borgia est singulièrement paganisée. Nous ne faisons nulle difficulté pour placer ce refroidissement et ce retour au paganisme au premier rang des causes qui ont amené aux extrémités de l'Eglise une formidable gangrène, suivie d'amputations déplorables. Mais ce que nous ne voudrions pas, c'est que l'on confondît les pieds avec le cœur et l'amputation d'une jambe avec la mort de l'organisme entier.

Le Moyen-Age avait connu trois grandes puissances au sein de la chrétienté : le pape en Italie, l'empereur en pays allemand, la Sorbonne en France. A cette époque, l'Espagne comptait peu dans l'Eglise. Elle était encore au pouvoir des infidèles et luttait péniblement contre le Coran et le Talmud. Au xvi^e^ siècle, l'équilibre des forces n'est plus le même et ce que nous avons appelé plus haut « les centres d'influence » ne sont plus situés aux mêmes points. Le pape est diminué, jusqu'à n'être presque plus que le premier des petits princes italiens. Il garde pourtant la majesté de son titre ; il est le Vicaire de Jésus-Christ Il lui suffira de ressaisir la logique profonde de sa fonction suréminente, pour retrouver tout son prestige. — L'empereur n'a à peu près plus de pouvoir effectif en Allemagne. Il tire toute sa puissance réelle de ses territoires héréditaires. Or, au temps de Luther, ces territoires, ce sont précisément l'Espagne et ses annexes, les très riches Pays-Bas, la Franche-Comté, le royaume de Naples, le Milanais, l'Autriche et ses annexes. Les historiens allemands, lorsqu'ils apprécient l'attitude de Charles-Quint à la diète de Worms, en 1521, lors de la comparution de Luther, laissent parfois tomber cette réflexion amère : « Cet homme sentait en Espagnol et non en Allemand ! » Et comment aurait-il pu en être autrement ? Comment ce jeune prince de 20 ans, grandi dans une atmosphère d'ardent catholicisme, encadré dans les traditions, les ambitions, les aspirations, les ferveurs, les succès, les manifestations extérieures, le déploiement somptueux des cérémonies cultuelles d'une Espagne conquérante et hardie, victorieuse du Croissant, ouverte sur l'infini des mers occidentales d'où ses vais-

seaux revenaient chargés d'or, d'argent, de trésors étranges, de prodigieux souvenirs, comment un tel prince, en communion intime, depuis son enfance, avec l'élan divin qui portait le monde catholique au devant des mondes ignorés jusque-là, aurait-il incliné la théologie, la foi, la gloire de son pays d'origine, devant un moine en révolte, issu d'un canton perdu de l'obscure Allemagne ?

Et comme on comprend bien son discours à la Diète, après l'audition de Luther ! Par sa bouche, c'est le Moyen-Age, non point mort, mais plein de vie et de gloire, qui réplique fièrement :

« Mes prédécesseurs, les empereurs très chrétiens de race germanique, les archiducs autrichiens et ducs de Bourgogne, ont été jusqu'à leur mort les fils très fidèles de l'Eglise catholique, défendant et étendant leur croyance pour la gloire de Dieu, la propagation de la foi et le salut de leurs âmes. Ils ont laissé après eux le saint culte catholique, pour que je vive et meure en lui. Jusqu'à présent, avec la grâce de Dieu, j'ai été élevé dans ce culte, comme il convient à un empereur. Ce que mes prédécesseurs ont établi à Constance, c'est mon privilège de le maintenir. Un simple moine, conduit par son jugement privé, s'est dressé contre la foi tenue par tous les chrétiens depuis mille ans et plus, et il conclut impudemment que tous les chrétiens se sont trompés jusqu'à présent ! J'ai donc résolu de déployer dans cette cause tous les Etats, mes amis, mon corps et mon sang, ma vie et mon âme. Pour moi-même et pour vous, issus de la sainte nation germanique, marqués par un privilège particulier pour être les défenseurs de la foi, ce serait une disgrâce lamentable, une tache éternelle sur nous-mêmes et notre postérité, si, en ce jour, non pas seulement l'hérésie, mais le soupçon même d'une chose pareille devait être la suite de notre négligence. »

Nous accordons bien que c'était parler en Espagnol ! Mais que l'on veuille bien nous accorder aussi que c'était parler fièrement et avec une ardente conviction !

Avec Schnürer, rappelons sommairement quelques traits de la gloire de la Péninsule.

* *

Le Portugal avait commencé, au temps de Henri le Navigateur (1394-1460, à prendre la direction du mouvement de découvertes, nettement apparenté au grand mouvement des Croisades, qui avait rempli le Moyen-Age et avait été l'une des grandes idées de la papauté, depuis Grégoire VII. La pensée de l'infant Henri, en envoyant deux fois par an ses navires en exploration vers le sud, toujours plus au sud, était tout simplement de prendre à revers ces Musulmans auxquels il avait déjà enlevé Ceuta, de tourner la terre africaine dont nul ne soupçonnait les dimensions réelles, et d'aller tendre la main, vers l'Ethiopie, à ces chrétiens de S. Thomas dont les imaginations occidentales s'exagéraient le nombre.

Ce que furent ses efforts, ses succès, ses conquêtes missionnaires, c'est ce qu'une très belle étude de Georges Goyau, dans le n° de décembre 1930 de la *Revue d'Histoire des Missions*, expose à merveille. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Retenons seulement ici le fait que le Portugal, en plein Moyen-Age, est déjà sur la route qui va relier les membres épars de l'humanité et qu'il envoie partout, en même temps, ses soldats, ses commerçants et ses missionnaires du Christ.

Le voyage de Vasco de Gama autour de l'Afrique, vers l'Inde, est de 1498. Le Portugal devient la première puissance maritime d'Europe avec Manuel le Fortuné (1495-1521). Lisbonne est le grand marché des denrées orientales et fait pâlir l'étoile de Venise. L'Université de Coïmbre va bientôt rivaliser avec les plus célèbres du monde entier. De magnifiques édifices, où le gothique tardif se joignait au style Renaissance apporté par André Sansovino, avec des éléments mauresques et même des traces d'influences indiennes, vinrent attester que, comme au Moyen-Age, l'enthousiasme religieux se traduisait à la fois dans tous les domaines : de l'apostolat, de la science, de l'art. Le maître principal alors est Jean de Castille ; l'œuvre maîtresse, le cloître des Hiéronymites, « Nossa Senhora de Belem, » élevé précisément en reconnaissance de la découverte du chemin des Indes, tandis que, un demi-siècle plus tard, les chefs-d'œuvre de Camoëns seront, de cette découverte épique, le monument littéraire le plus connu et le plus glorieux.

A la suite du Portugal, l'Espagne n'avait pas tardé à marcher, dès qu'elle fut enfin délivrée du joug musulman.

La découverte de l'Amérique par Christophe Colomb est un fruit direct du Moyen-Age. Il est encore mû par l'esprit de la Croisade, tout comme l'infant portugais Henri le Navigateur. Il rêve de conquérir des trésors qui serviront à la délivrance du Saint-Sépulcre, retombé aux mains des infidèles. Il ne songe nullement à découvrir un nouveau monde, mais seulement à se tracer une route plus courte vers cet empire de Cathaï, que les imaginations du Moyen-Age avaient investi de tant de désirs. Il est guidé par les auteurs du Moyen-Age, en particulier par Pierre d'Ailly [1], dont l'*Imago mundi* était le livre de chevet des navigateurs et chercheurs d'aventures, et par les récits de Marco Polo, le voyageur de Chine et du fabuleux Cypangu que nous appelons le Japon.

L'histoire de Christophe Colomb est trop connue pour que l'on y insiste. Qu'il ait été pénétré de la grandeur religieuse de sa tâche, c'est ce qui ne fait de doute pour personne. Que l'on se rappelle seulement le premier mouvement de sa pensée, lorsqu'il découvre la première terre américaine, dans les Lucayes, le 12 octobre 1492 : il appelle immédiatement cette terre inconnue du nom qui lui tient le plus au cœur : *San Salvador !* Saint Sauveur ! Et ce nom seul est révélateur de sa plus chère ambition : gagner des terres au Christ !

Et ce qui vient d'être dit de Colomb et des explorateurs peut être répété de leurs successeurs. Tout le monde a en mémoire les vers fa-

[1] Cf. *Ami* du 26 octobre 1922, p. 684.

meux de Hérédia, sur les conquistadores du XVIe siècle :

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal !

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cypango mûrit en ses mines lointaines,
Et les vents alisés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental !...

Ils ne manquèrent pas, certes, les aventuriers, les ruffians demi-brigands demi-héros, dans ces expéditions audacieuses, par lesquelles cherchaient à se rejoindre les deux moitiés du monde, en dépit des océans et des espaces. Mais n'y avait-il que cela ? Ne faut-il pas tenir compte aussi des généreuses intentions, des hauts désirs, de l'idéal d'apostolat qui vivait côte à côte parfois avec les pires exemples et les vices les plus étranges, — et cela aussi est bien médiéval ! — dans ces âmes altières et énergiques ?

Lorsque Diego Velasquez, qui n'était pas un saint, dressa, étant gouverneur de Cuba, les instructions destinées à Fernand Cortès en vue de l'exploration et de la conquête du Mexique, il écrivait à la première ligne : « Le principal motif qui vous doit inspirer, vous et tous ceux de votre compagnie, doit être que, dans ce voyage, Dieu Notre-Seigneur soit servi et loué, notre sainte foi dilatée [1] ».

L'esprit religieux de toutes ces entreprises, parfois si brutales dans les moyens employés, en fait très clairement des expéditions du Moyen-Age.

L'ordonnance de Velasquez concluait, après d'utiles prescriptions contre tout désordre et toute débauche dans les troupes confiées à Cortès, par ces lignes significatives : « Vous le savez, la chose principale pour laquelle leurs Altesses permettent que se découvrent des terres nouvelles, est qu'une grande multitude d'âmes, depuis un temps incalculable, se trouvent dans ces pays ignorés, hors de notre sainte foi, faute de quelqu'un qui leur en enseigne la connaissance. Vous travaillerez donc, par tous les moyens du monde, à les instruire... Vous leur apprendrez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre et de toutes choses qui sont au ciel et en ce monde. »

Mesurez l'énergie de ces hommes, étudiez leurs dispositions d'âme, constatez la puissance et la sincérité de leur foi, songez aux conséquences prodigieuses de leurs découvertes, à l'extension énorme qu'ils ont donnée à cette civilisation catholique dont le Moyen-Age européen avait été le terrain de culture, et dites si ces fils des Croisés n'ont pas autant et plus servi l'évolution du monde moderne que Luther, Zwingli et Calvin, s'ils n'ont pas contribué plus qu'eux à élargir les horizons, à ouvrir à la pensée occidentale des routes inconnues, à préparer l'éclosion d'une fraternité humaine qui devrait être le rêve de tous les hommes et qui est encore bien loin d'être réalisée.

Qui a mieux servi la grande famille des enfants d'Adam : Luther ou Christophe Colomb ? Calvin ou Vasco de Gama ? C'est peut-être une question oiseuse, mais il suffira de l'avoir posée, je l'espère du moins, pour faire voir que le grand courant du progrès humain, issu du Moyen-Age catholique, héritier lui-même de la magnifique tradition christiano-gréco-latine, ne passe pas le moins du monde par Wittenberg ou par Genève, mais bien plutôt par la péninsule hispanique, le pays de la foi ardente et des vastes découvertes.

Ajoutons que l'Espagne, avec l'énergique et génial Ximénès, n'avait pas attendu le moins du monde la révolte d'un moine saxon pour incorporer à la science théologique du Moyen-Age les richesses de la Renaissance, pour rénover la théologie scolastique par les ressources de la philologie et par l'étude des Saints Livres et de la patristique. La Bible Polyglotte marque une date dans les études bibliques et cette date est antérieure, elle est tout au moins contemporaine à la rupture de l'unité religieuse due au protestantisme.

En somme, trois événements principaux ont mis fin au Moyen-Age : la découverte et l'expansion de l'imprimerie, — la résurrection de l'antiquité classique grecque et latine, — les grandes explorations maritimes. Or, il y a un pays, un seul, où ces trois choses, au lieu de combattre plus ou moins ouvertement les traditions médiévales, se sont harmonisées avec elles, les ont enrichies, embellies, consolidées, vivifiées. Et ce pays, c'est l'Espagne de Charles-Quint.

Mais qui ne sait que c'est cette Espagne-là qui a fourni, par les Jésuites d'une part, par les innombrables et savants théologiens de ses Universités, présents et prépondérants au Concile de Trente, d'autre part, les agents de la véritable réforme, déjà accomplie chez elle, et que la Révolution protestante n'a fait que rendre plus pressante et plus nécessaire ?

Rupture entre le Moyen-Age et l'Eglise catholique tridentine, de cela nous ne trouvons aucune trace dans les faits. Le triptyque dont je parlais au début de cet exposé, est donc une invention moderne, mais complètement illusoire, qui ne répond à rien et qui ne représente nullement la suite et l'ordre de subordination des événements, tels que l'histoire impartiale et scientifique devrait les retracer.

Voilà ce que prouve le bel ouvrage de Schnürer ; voilà ce que très opportunément M. Wilhelm Oehl a mis en relief, dans la *Schönere Zukunft ;* et voilà ce qu'une analyse personnelle des faits m'avait conduit à admettre avant que je connaisse le travail magistral de Schnürer.

Il est difficile, en vérité, de suivre une seule des grandes institutions nouvelles au sein de l'Eglise catholique, sans s'apercevoir qu'en réalité elle plonge ses racines en plein Moyen-Age, et ne s'ex-

[1] Le P. Dudon a raconté avec charme cette première entrée au Mexique, dans la *Revue d'Histoire des Missions* de juin 1929, d'après l'ouvrage récent du P. Raphaël Cuevas, S. J., *Historia de la Iglesia de Mexico.*

plique nullement par le besoin *exclusif* de réagir contre le péril révolutionnaire créé par le protestantisme.

II

Voici, par exemple, l'Ordre des Jésuites. On s'imagine assez communément que la célèbre Compagnie a été, dès le début, une sorte de réplique voulue ou instinctive de l'Eglise aux assauts du protestantisme. Si quelque chose appartient à la *Contre-Réforme*, c'est sûrement la Société de Jésus. Et ce mot de Contre-Réforme implique quelque chose qui s'explique par une autre chose, un mouvement subordonné, une dépendance du mouvement de la « Réforme. »

Or, il est aisé de saisir sur le vif l'erreur foncière que constitue une telle interprétation en ce qui concerne l'Institut de S. Ignace de Loyola. Cet Institut, en son premier dessein et sa première intention, — le P. Brou l'a bien montré dans la *Revue d'Histoire des Missions* de septembre 1928, — n'a rien à voir avec la Révolution protestante. Il appartient au contraire tout entier au mouvement de la Croisade, telle que la catholique Espagne continuait à la concevoir et à la poursuivre. Ignace n'est pas pour rien un Espagnol. Ce n'est pas pour rien que son esprit a été bercé des récits de lointaines expéditions. Il ne songe pas à la Saxe où s'agite furieusement un Luther. Il ne songe pas à Zurich où Zwingli fonde une Eglise bourgeoise indépendante. Il ne veut vivre, depuis sa blessure de Pampelune et sa conversion, que pour la gloire de Jésus-Christ, et cette gloire, à l'inverse de Luther, de Zwingli, de Calvin, qui n'auront pas un mot d'encouragement, de désir, d'indication même pour la grande œuvre de la conversion des infidèles, il ne la voit que dans la propagation de la foi chez ces derniers.

Et c'est par là qu'il est bien le continuateur direct du Moyen-Age. Lorsqu'il s'était converti, en 1521, l'épopée américaine était engagée à fond. C'est en 1523 que Las Casas s'était fait dominicain. Lorsque, à Manrèse, Ignace écrivait ou ébauchait le livre immortel des *Exercices spirituels* il ne rêvait que de conquêtes et de croisades. Son imagination ne lui représentait que d'immenses régions d'infidèles à conquérir au Christ. Le cadre où se meut tout son livre est l'univers dont Jésus est le seul maître, du droit de sa naissance, et que ses fervents disciples doivent soumettre à ses lois : — « Voyez, s'écrie Ignace, toute la surface de la terre et les hommes dans leur diversité de races, les blancs, les noirs. Ecoutez ce qu'ils disent, leurs blasphèmes... Regardez ce qu'ils font... Et l'enfer qui s'emplit !... »

Telles sont les visions qui le hantent après sa conversion. Ne sont-ce pas les visions d'un missionnaire du Moyen-Age, dont les découvertes récentes ont simplement élargi l'horizon ? Et la célèbre méditation *De duobus vexillis*, qu'est-elle autre chose qu'un appel à la mission chez les infidèles ? Pas un instant la pensée du luthéranisme ne frôle la pensée d'Ignace. On dira peut-être que cet homme était alors médiocrement informé des vicissitudes de la religion catholique en son siècle ? C'est vrai. Et l'on s'explique ainsi que sa première démarche ait été de partir pour Jérusalem, ce que Polanco commentera en ces termes : « A supposer qu'une porte s'ouvrît de ce côté, il se proposait de prêcher aux infidèles la foi et la doctrine du Christ, de beaucoup faire et souffrir pour son amour. »

Mais quand cette première tentative a échoué, quand Ignace est de retour et qu'il se décide à aller puiser le savoir humain dans les Universités, est-il possible qu'il n'entende pas parler de Luther et de sa révolte ? Et quand il fréquente la Sorbonne, en ce Paris déjà touché par le souffle de l'hérésie et où il a peut-être coudoyé Calvin, Ignace a-t-il pu méconnaître la grandeur du péril luthérien ?

Et pourtant il n'a pas changé d'idéal. Ce qu'il propose à ses premiers compagnons, c'est toujours l'expansion du règne de Jésus-Christ en pays infidèle. Simon Rodriguez, l'un des sept qui firent avec lui les premiers vœux, à Montmartre, le 15 août 1534, précise qu'Ignace et ses amis, en se liant par de solennels engagements, « étaient enflammés d'un désir incroyable d'aller à Jérusalem et là s'employer au service des âmes. » Ecoutez-le :

« Comme plusieurs désiraient ardemment porter la lumière de la vérité évangélique aux infidèles, on commença à traiter de l'affaire. Et tous, déjà, dans une admirable allégresse d'âme, ayant décidé, s'il le fallait, de donner jusqu'à leur vie avec constance, pour quoi que ce fût qui procurerait une plus grande gloire à Dieu, tous en vinrent à la même résolution, les uns avec plus d'ardeur, les autres avec moins de flamme, selon le don du Christ. Or, ces vœux qu'ils firent de propager la foi du Christ, d'un consentement unanime, furent entendus en ce sens que tous s'embarqueraient pour Jérusalem, que là ils recommanderaient la chose à Dieu. Que si alors, disaient-ils, le projet était approuvé de la majorité, ils saisiraient l'occasion qui s'offrirait. »

Mais ce qui est aussi purement médiéval, c'est qu'Ignace et ses disciples ont le sens de l'autorité centrale. Le pape, pour eux, n'est pas un simple prince italien ; quels que soient les dehors séculiers sous lesquels il s'offre à leurs regards, ils ne veulent voir en lui que le vicaire de Jésus-Christ, le chef suprême de la grande Croisade chrétienne contre l'infidélité. Voilà pourquoi ils vont s'offrir au pape. Le nationalisme montant du Moyen-Age en décadence ne les a pas touchés. Ils ne connaissent qu'une patrie : la chrétienté médiévale. Au moment où Luther ameute les Allemands contre les Italiens qui sont en possession de régner sur les consciences, Ignace et ses amis sont les seuls qui ignorent encore les frontières et qui ne veulent connaître que la grande famille chrétienne, telle que le Moyen-Age l'avait connue. Il n'existe pour eux que deux royaumes : celui de Jésus-Christ et celui de Satan. Il n'y a que deux

régions dans le monde : celle des chrétiens et celle des infidèles.

C'est que pour eux, comme jadis pour l'auteur immortel de la *Cité de Dieu*, il n'y a qu'une chose qui compte dans la création : la gloire de Dieu ; il n'y a qu'une bataille intéressante : celle qui se livre autour des âmes ; il n'existe qu'une sorte de valeurs qui puisse retenir l'attention : les valeurs spirituelles.

Et tout cela est merveilleusement médiéval.

Lorsque les premiers membres de la nouvelle Compagnie de Jésus, — ceux que Théodore de Bèze désignera insolemment sous le nom de « sauterelles sorties du puits de l'abîme », — arrivèrent à Rome et qu'il leur fut donné de définir leurs intentions, ils persistèrent à dire, bien que la Providence leur eût fermé le chemin de Jérusalem, qu'ils voulaient consacrer leurs vies au service de Dieu « *soit chez les Indiens, soit chez les hérétiques.* » Evidemment, ces derniers mots indiquent une préoccupation qu'ils n'avaient pas encore manifestée. Mais ce n'est qu'en 1539, cinq ans après les solennels engagements de Montmartre, que cette préoccupation apparaît et que la lutte contre le protestantisme, devenu si menaçant, leur semble devoir être mise sur le même pied que la lutte contre les infidèles. Un Institut essentiellement médiéval devient ainsi un Institut contre-révolutionnaire.

Mais a-t-on pesé la gravité et la véritable signification de ce fait ? Pour le comprendre, il faut se souvenir que dans toute l'œuvre de Luther, pourtant si touffue, si abondante, si variée, il n'y a pas un mot sur le devoir missionnaire de l'Eglise ! Pas un mot ! Est-ce concevable ? Eh quoi ! voilà un homme qui s'est posé en Réformateur du catholicisme, qui a prétendu ramener la foi chrétienne, corrompue par le Moyen-Age, à la pureté apostolique ; et il n'a pas découvert, dans cette Bible qu'il s'est vanté et qu'on le glorifie d'avoir rendue au monde, le devoir apostolique ! Voilà un homme dont les œuvres complètes, dans l'édition Weimar, en voie d'achèvement, comptera plus de 70 volumes in 4°, sans parler de 18 volumes in 8° de correspondance épistolaire, de 6 volumes de *Propos de Table*, de 11 volumes d'études bibliques diverses, et dans tout ce monceau d'imprimés, dans ce formidable fatras de déclamations, d'exhortations, de commentaires bibliques, de programmes de réforme, de bavardages sur tous les sujets imaginables, autour de la table de famille au Couvent noir, à Wittenberg, on ne trouve pas une ligne, pas une phrase sur l'évangélisation des infidèles ! Est-ce que cela seul ne juge pas la prétendue Réforme qu'il a lancée dans le monde ? Et ne voit-on pas que cela fait juger d'une façon autrement nuancée l'œuvre contre-révolutionnaire de la Société de Jésus ?

Ce que je veux dire, le voici : non seulement Luther, Zwingli, Calvin ont passé sous silence de la façon la plus étrange, la plus complète, la plus inadmissible, le grand devoir missionnaire de l'Eglise ; non seulement il y a eu dans leur soi-disant Réforme une lacune qui en est la condamnation la plus évidente ; mais ils ont obligé l'Eglise catholique elle-même à détourner de leur destination primitive des ouvriers qui s'étaient voués uniquement à la lutte contre le royaume des infidèles ! Ce qu'ils ne faisaient pas eux-mêmes, ils ont, autant qu'il était en eux, empêché les autres de le faire ! Ils n'ont pas pu enlever à la Compagnie de Jésus la gloire que devait lui apporter un François-Xavier, ce géant de l'apostolat chrétien ; ils n'ont pas pu empêcher S. Ignace de voir de son vivant ses fils « aux Moluques, à Malacca, au Japon, en Ethiopie, au Congo, au Brésil, avec le collège de Coïmbre servant comme de séminaire central pour les Missions » ; ils n'empêcheront pas S. François de Borgia, second successeur d'Ignace, d'ajouter les missions espagnoles aux missions portugaises ; il y aura, en 1749, 3.240 missionnaires jésuites aux colonies, dont environ 2 000 prêtres, et en 1927, il y en avait encore 2.305, dont 1.463 prêtres ; — mais c'est bien de la faute de la Révolution protestante, si la Compagnie n'a pas pu se dévouer intégralement aux missions étrangères. Ce sont les protestants qui ont obligé l'Eglise à diminuer le nombre des apôtres en pays infidèle pour faire face au péril qu'ils faisaient courir à sa foi et à son organisation. En sorte que, si le monde actuellement ne compte pas autant de chrétiens qu'il pourrait en compter, c'est leur faute ! Et ce n'est qu'en ce sens qu'il faut dire que la Compagnie de Jésus appartient à un monde qui n'est plus le monde médiéval et qu'elle se situe dans la « Contre-Réforme. »

Finalement, la « formule » de l'Ordre nouveau, telle qu'elle fut approuvée en septembre 1540, alors que François Xavier était déjà en route pour les Indes, par la Bulle *Regimini* du pape Paul III, contenait les indications suivantes sur le but de la Société :

> « Nous avons jugé souverainement expédient que chacun d'entre nous, — outre les liens ordinaires (qui lient tous les fidèles au Souverain Pontife), — s'engageât par un vœu spécial ; de sorte que, quoi que le pape actuel ou ses successeurs nous ordonnent *pour le profit des âmes et la propagation de la Foi*, en quelque pays qu'ils veuillent nous envoyer, nous allions sans tergiverser, sans excuse, sans retard, en tant qu'il dépendra de nous ; nous serons tenus d'obéir, que ce soit chez les Turcs qu'on nous envoie ou chez d'autres infidèles, quels qu'ils soient, même dans ce qu'on appelle *les Indes*, ou encore chez tous les hérétiques et schismatiques, *et parmi les fidèles.* »

Trois destinations en somme : en première ligne, chez les infidèles, — en second lieu, chez les hérétiques ou schismatiques, c'est-à-dire probablement les Anglais, — en troisième lieu, chez les fidèles.

Mais « le jésuite est essentiellement, de par la charte de sa fondation, un travailleur à la disposition du pape. Les conditions pratiques de cette donation seront fixées par S. Ignace dans ses

Constitutions. Le mot *mission* reviendra continuellement sous sa plume, pour désigner toute expédition apostolique, plus ou moins loin des collèges et résidences, entreprise par ordre direct du pape ou par ordre des supérieurs agissant en son nom. Ce qui, dans le langage actuel, est « mission » par excellence, le travail en pays infidèle, n'est qu'une des entreprises possibles auxquelles le jésuite peut être employé, mais c'est bien la principale. Dans l'énumération que nous avons citée plus haut, les musulmans et les autres infidèles viennent en premier lieu, les hétérodoxes ensuite et enfin les catholiques. Les circonstances bouleverseront cette hiérarchie de ministères : elles l'ont déjà et dès le début bouleversée. Les besoins de l'Europe dans bien des cas passeront avant ceux de l'Asie et de l'Amérique. Mais on voit du moins la place qu'occupaient dans la pensée des premiers jésuites les *missiones apud infideles*. »

III

Remarquons bien toutefois que les Jésuites, en se destinant aux Missions, ne faisaient que suivre une tradition ancienne des Ordres religieux dans l'Eglise. Ils ajoutaient sans doute aux pratiques de ces Ordres cette particularité qu'ils s'engageaient, par un vœu spécial, à aller partout où le Souverain Pontife les enverrait. Mais les Ordres plus anciens, — sans en excepter les Ordres cloîtrés et stables, tels que les Bénédictins, Clunisiens ou Cisterciens, — avaient tous été en fait à la disposition de la papauté pour les Missions en pays infidèle.

M. Goyau nous donne justement, dans la *Revue d'Histoire des Missions* de décembre 1930, l'histoire des efforts missionnaires en Afrique, dans la période qui avait précédé immédiatement la naissance de la Compagnie de Jésus. Sa remarquable étude est intitulée : *Les débuts de l'apostolat au Congo et dans l'Angola*. Cette étude complète fort heureusement ce que nous avons dit dans les pages précédentes. Elle nous montre à quel point il serait inexact de se figurer que le Moyen-Age, que l'on nous représente si souvent dans un état de décadence irrémédiable, fût tellement attiédi dans sa foi que l'œuvre de la Propagation de la Foi lui fût devenue ou indifferente ou fastidieuse.

M. Goyau rappelle d'abord la situation du Portugal, l'une des deux puissances de la péninsule ibérique. Depuis 1257, ce petit pays était débarrassé de l'Islam. Il s'était libéré de toute crainte du côté de l'Espagne (Castille) par la victoire de Jean I^er^, à Aljubarrote, en 1385. Les biens des Templiers y avaient été attribués à l'Ordre militaire du Christ, fondé par le roi Dainiz en 1318. Les religieux-soldats veillaient sur ses côtes contre les Maures. Sous Jean I^er^, qui régna de 1385 à 1433, le Saint-Siège permit que la Grande-Maîtrise de cet Ordre demeurât vacante et que l'infant Henri le Navigateur fût chargé, sa vie durant, d'en exercer les fonctions.

Henri avait conquis Ceuta en 1415. Deux fois l'an il envoyait, de Lisbonne, ses vaisseaux reconnaître, plus au sud, les côtes de l'Afrique : « L'idée lui venait qu'en allant toujours plus loin, dans cette direction, on pourrait prendre les Musulmans à revers. » J'ai dit plus haut comment il faut voir dans cette pensée de l'infant Henri une pensée bien médiévale, celle de la Croisade, — et aussi l'origine des découvertes qui ont amené entre les membres de la grande famille humaine, épars à travers le globe, les premiers contacts de la fraternité, contacts qui ne furent pas toujours, du reste, aussi évangéliques qu'il eût été désirable.

Le pape Eugène IV avait attribué à l'Ordre du Christ toutes les terres qui seraient conquises. Calixte III lui accorda la juridiction ecclésiastique sur les mêmes terres, jusqu'aux Indes. Et comme l'infant exerçait les fonctions de Grand-Maître, le roi de Portugal obtenait par là-même le patronat religieux sur tous les domaines de missions que la flotte allait découvrir d'année en année.

Les missionnaires pourtant ne furent pas recrutés parmi les aumôniers de l'Ordre, mais parmi les Ordres mendiants : Franciscains, Dominicains, Augustins ou Carmes. Lorsque Jean II monta sur le trône, en 1481, il voulut dépasser le cap de Sainte-Catherine, où s'était arrêté jusque-là l'élan maritime des Portugais. En janvier 1482, une flottille expédiée par lui atteignait la côte de Guinée et y établissait le fort de St-Georges de Mina. Pendant que le fort s'installait, arriva une seconde expédition conduite par Diego Cao, qui parvint à l'embouchure d'un grand fleuve encore inconnu, qu'il baptisa « le Redoutable, » et qui fut appelé plus tard le Congo. A chaque terre atteinte, Diego Cao plantait une croix de pierre, avec une date et une inscription indiquant la prise de possession à la fois du Roi des cieux et du roi de Portugal.

En remontant le fleuve qu'il avait découvert, il aperçut des nègres, les appela par signes et comprit par leurs gestes que leur roi Nzinga habitait plus loin dans l'intérieur des terres. Il envoya aussitôt quelques-uns des siens, chargés de présents, vers ce roi, et poursuivit son voyage. A son retour à l'embouchure du Congo, il constata que les soldats n'étaient pas de retour. Séance tenante, il prend quatre otages et fait dire au roi qu'il les emmène au Portugal, qu'il reviendra dans quinze mois et qu'en attendant il espère que ses ambassadeurs auront eu le temps d'apprendre la langue du pays. Le roi nègre entre en fureur d'abord, puis se décide aussi à attendre. De retour à Lisbonne, Diego reçut des titres de noblesse, fut fêté par la cour et pourvu d'une bonne pension. Les noirs amenés par lui avaient appris le portugais et causaient abondamment du Congo. On finit par comprendre qu'ils étaient là-bas des princes, et le roi Jean II leur fit rendre les honneurs dus à leur rang. On les promena à travers les merveilles du Portugal, parés de splendides vêtements. Mais l'on ne pouvait oublier les Portugais laissés

au Congo ; il fallut donc repartir. Cao reprit la mer avec ses quatre nègres. Il avait des instructions très formelles sur la tâche d'évangélisation qui lui incombait. Le roi Jean II mettait en effet au premier rang de l'intérêt de ses découvertes le désir de gagner des âmes au Christ : « Loyalement, il voulait appliquer là-bas le programme d'évangélisation tracé par la papauté, mais l'appliquer sans heurt, sans brutalité, de peur que le roi nègre ne vît, dans cette puissance européenne, une puissance ennemie. »

De fait, le retour de Cao, la présence à ses côtés des quatre otages, les cadeaux qu'il apportait remplirent de joie le souverain. Cao, après avoir poussé une pointe jusqu'au cap Cross, qu'il découvrait plus au sud, se rendait personnellement auprès de Nzinga. Celui-ci était si enthousiasmé des récits des quatre nègres retrouvés qu'aux premières propositions de se faire baptiser, il répondit avec chaleur que le Dieu des Portugais devait être son Dieu et qu'il ferait baptiser, avec lui-même, tout son peuple.

Mais il ne s'agissait pas de conférer le baptême sans instruction préalable. Il fut convenu que l'un des quatre, nommé Kasuta, retournerait au Portugal, y serait instruit et baptisé et qu'il reviendrait ensuite pour évangéliser ses concitoyens. Quelques jeunes gens l'accompagneraient et seraient formés au rôle d'apôtres en même temps que lui. Nzinga, qui paraît avoir été un roi intelligent, demandait au roi de Portugal, non seulement des prêtres pour lui-même et son peuple, mais aussi des maçons, menuisiers, agriculteurs, des femmes même pour que son pays ressemblât entièrement au Portugal. Kasuta conduisit donc sa nombreuse ambassade. Au début de 1489, il arrivait au port de Béja, au sud de Lisbonne. Il fut reçu en triomphe, catéchisé, solennellement baptisé, avec le roi et la reine pour parrain et marraine, sous le nom de Don João da Silva. Les autres noirs furent baptisés aussi, avec pour parrains tous les grands de la cour. Ils restèrent à Lisbonne jusqu'à la fin de 1490, étudiant la langue portugaise et la religion chrétienne. Ils étaient les hôtes du cloître de Saint-Eloi et les fils spirituels des chanoines séculiers de St-Jean l'Evangéliste. L'un de ces derniers avait appris leur langue et ses confrères l'avaient surnommé Vincent de Manicongo.

Quand on retourna au Congo, don Vincent, avec trois autres chanoines, fit partie du voyage. C'était le 4e dimanche de l'Avent 1490. Diego Cao avait disparu, on ne sait comment : les textes ne parlent plus de lui, depuis 1489. L'expédition nouvelle était conduite par le grand capitaine Gonçalo de Sousa. Elle emportait les nègres baptisés, les quatre chanoines missionnaires et leur chef, le vénéré P. Jean de Santa-Maria, que Lisbonne considérait comme un saint, des ouvriers de divers métiers, des livres, des ornements et ustensiles liturgiques. des objets de ménage, des femmes enfin, les conjointes sans doute des ouvriers Malheureusement, la flotte emportait aussi le germe de la peste. Le chef de l'expédition, Kasuta et plusieurs autres personnages importants succombèrent en mer. On se disputa pour donner un successeur à Gonçalo de Sousa. Finalement son neveu, le jeune Rui de Sousa, fut nommé à sa place. Il y eut des tempêtes, des souffrances terribles. Le chef des missionnaires, Santa-Maria, était admirable de fermeté, de dévouement. Il fallut 100 jours pour arriver à destination.

Enfin, le 29 mars 1491, les premiers prêtres du Christ mettaient le pied sur la terre du Congo. Les nègres accoururent, au nombre de 3.000, fanfares en tête, au devant d'eux. Les équipages de la flottille marchaient avec bombardes et mousquets. Tous les nègres reçurent l'ordre de venir fêter, à la côte, les envoyés du roi de Portugal, sous peine de mort. L'oncle du roi, Mani, qui commandait vers la côte, insista tellement pour être baptisé, que malgré le désir des Portugais de conférer d'abord le baptême au roi en personne, il fallut exaucer sa prière. Ses enfants et amis imploraient la même faveur. Mani et un seul de ses enfants furent solennellement régénérés dans les eaux baptismales, le jour de Pâques. Les fêtes se succédaient. Le nouveau chrétien déployait un zèle merveilleux pour la religion. Son neveu, le roi Nzinga, lui fit cadeau d'un large territoire au bord de la mer. On avait construit une église. Les missionnaires ne perdaient pas leur temps et instruisaient les noirs. Mani, qui se nommait maintenant don Manuel, était au comble du bonheur.

Nzinga attendait toujours la venue des Portugais. Une caravane s'organisa pour aller vers lui, à 150 lieues de la côte. Il y eut 23 jours de marche, favorisée par les cadeaux des sujets de Mani. Les habitants de la capitale, Baji, arrivèrent en foule pour accueillir, au milieu d'un bruit assourdissant de musique et d'acclamations, les Européens. Nzinga, coiffé d'une sorte de mitre et vêtu d'un lambeau d'étoffe damassée, reçut les Portugais. Rui de Sousa lui baisa la main ; le roi prit un peu de terre, la lui jeta à la poitrine et se la jeta à lui-même : c'était, paraît-il, de sa part, la plus haute marque d'amitié. Les cadeaux du roi de Portugal achevèrent de griser le roi nègre. Il déclara vouloir le baptême et devenir le vassal du roi de Portugal. On commença par bâtir une belle église en pierre, dès le mois de mai 1491. Nzinga ne cessait de répéter : « Mon cœur me dit, ma femme me dit, mes enfants me disent, les grands du royaume me disent que je ne puis rester plus longtemps dans l'erreur. » Cédant à ses ardents désirs, les missionnaires le baptisèrent, le 3 mai, dans ce qu'on nommait son palais, sous le nom de João, nom du roi de Portugal, et six de ses principaux officiers avec lui. Cent mille personnes assistaient à la triomphale cérémonie. Le 4 juin, ce fut le tour de la reine, qui reçut le nom de Léonore. Rui de Sousa offrait le même jour au roi un drapeau de croisade, donné à son maître par le pape Innocent VIII en personne. Le 1er juil-

let, l'église était prête et bénite sous le vocable de Notre-Dame Sainte-Marie. Une école y était jointe pour les enfants nobles et confiée à un indigène converti. Bientôt Rui de Sousa retournait au Portugal, laissant les missionnaires. Au Portugal, on avait créé une école de noirs. Il est possible que des Dominicains aient pris la route du Congo en 1493.

Tout cela pourtant était trop beau pour durer. La conversion des Francs avait eu, tout le monde le sait, de rudes lendemains. On ne passe pas sans transition de la barbarie à la pratique assidue des vertus chrétiennes. Les sauvages sont des enfants, et s'il est un trait de l'enfance plus marqué que les autres, c'est le manque de suite et de persévérance, c'est l'impulsivité. Les missionnaires portugais du Congo en firent l'expérience. Il avait fallu refouler les usages polygamiques, ils se vengèrent bientôt. « Tout le troupeau d'épouses qu'avait répudié le roi, et puis les devins, les sorciers, tout ce personnel païen qui se sentait déchu de son prestige, trouvèrent dans le second fils du roi, Mpangu, l'organe de leurs rancœurs et de leur besoin de vengeance. » Mpangu n'avait point demandé le baptême. Il rêva de se substituer, en s'appuyant sur le parti païen, à son aîné, qui avait reçu le baptême.

Le roi circonvenu se laissa faire, il retourna au paganisme. Les édits du prince héritier furent l'objet de sa colère, car ce prince avait ordonné la destruction, sous peine de mort, de tous les fétiches. Le roi conçut le dessein de faire revenir son fils, qui était en expédition apostolique, pour le faire périr. Mais le prince sut trouver des excuses et la mort de son père, en 1507, le laissa en face de son frère Mpangu, qui avait tenté d'usurper la couronne. Le nouveau roi, qui se nommait Alphonse, marcha crânement contre son frère, livra bataille au cri de : « Santiago ! Santiago ! » qui était le cri de guerre des Espagnols et Portugais, et remporta une complète victoire. Mpangu fut mis à mort ; plusieurs de ses principaux partisans demandèrent le baptême. Le Congo était regagné au christianisme et rouvert à l'apostolat.

Au Portugal, le roi Jean II, mort en 1495, avait eu pour successeur Manuel le Fortuné. Nul n'était possédé du désir de gagner des âmes au Christ comme ce grand roi. Le pape Alexandre VI, à qui on peut reprocher tant de choses, eut du moins ce mérite de comprendre la beauté de la tâche accomplie par les Portugais et de la favoriser de tout son pouvoir. Les expéditions maritimes portugaises ou espagnoles revêtaient, on l'a dit et il faut le redire, un véritable caractère de croisades : « Dans la grande expédition que Manuel, en 1504, dirigeait vers le Congo, on aperçoit des « savants en théologie, » en même temps que des instituteurs et des maîtres de musique ; ces savants, qui sans doute étaient des prêtres séculiers, étaient peut-être destinés à former le personnel d'une de ces écoles comme le Moyen-Age en créait auprès des cathédrales. » Malheureusement cette nouvelle expédition semble être tombée au Congo en pleine querelle entre le prince Alphonse et Mpangu. Alphonse, après sa victoire, n'avait plus auprès de lui que deux missionnaires ; ils regagnèrent peu après leur patrie, vaincus sans doute par la maladie. Si bien qu' « il y avait au Congo un roi ardemment chrétien, un noyau de chrétiens fervents, des éléments de résistance païenne qui essayèrent encore, mais en vain, de soulever contre Alphonse le prince don Georges, mais il n'y avait plus de prêtres, plus de mission ! »

Le roi Alphonse se hâta d'écrire au roi de Portugal pour lui demander des prêtres. Il en réclamait aussi à Fernand de Mello, le gouverneur de l'île de San-Thomé. Fernand lui en envoyait un seul, immédiatement. Alphonse aurait voulu aussi des armes ; mais le pape avait interdit d'en introduire chez les infidèles et sa défense était observée. Le pape Jules II venait pourtant d'autoriser le commerce avec les noirs et la présence de nègres non baptisés auprès du roi de Portugal. Il accordait aussi une indulgence plénière à tout prêtre qui partirait pour le Congo. Il y en eut treize à partir, à la fin de 1508, dans une nouvelle expédition. Le roi Alphonse les vit arriver avec bonheur, au début de 1509. Lui-même s'était fait le prédicateur de son peuple. Nous possédons encore un de ses sermons, dont il envoya la copie au roi de Portugal. Il y racontait l'histoire de la chute d'Adam, celle de la Rédemption, celle des apôtres qui ont répandu le salut sur la terre. « Maintenant, mes frères, disait-il, réjouissez-vous, devenez chrétiens, instruisez-vous de sa foi. Prenez exemple sur ceux qui sont ses serviteurs et qui observent une chasteté parfaite, qui jeûnent très rigoureusement et qui mènent une vie toute sainte. Quant à ce qui regarde le bois et la pierre que vous adorez. Dieu nous a donné ces pierres pour en faire des maisons et ce bois pour en faire du feu. »

Les indigènes désiraient le baptême. On n'attendait que les missionnaires. En arrivant, ceux-ci commencèrent par construire une école soigneusement close, où 400 jeunes Congolais s'enfermèrent pour être instruits : on s'était rendu compte que les premiers baptêmes avaient été conférés sans une suffisante préparation. Les treize missionnaires habitaient dans l'école et y menaient une vie claustrale, avec leurs élèves.

Malheureusement, la discorde s'introduisit parmi eux. Ils discutaient sur le meilleur plan à suivre. Le climat produisait son effet. Il y eut des scandales, un décès. Le roi Alphonse fut assailli de plaintes. Les Européens ne donnaient pas toujours l'exemple de l'obéissance à leur propre religion. Aux observations du roi nègre, ils répondaient : « Nous ne sommes pas vos sujets ! » Le roi envoya une lettre de doléances au Portugal, à la fin de 1511. Le roi Manuel n'hésita pas : il organisa immédiatement une expédition plus considérable, avec une cargaison d'ornements

d'Eglise, de cloches, d'étendards, d'armoiries, et en outre, des chevaux, des mulets, des ouvriers de divers métiers. Naturellement des missionnaires, réguliers et séculiers, faisaient partie de l'entreprise, que commandait un chevalier du Christ, Simao de Silva, assisté d'un jurisconsulte.

Nous possédons l'instruction secrète, le *Regimento*, qu'avait fait rédiger pour lui le roi Manuel. Il devait redire à Alphonse le souci que Manuel avait de son âme, de l'âme des Congolais, et la puissance temporelle de la monarchie portugaise. Il devait lui apporter le code portugais. Les sujets portugais seraient jugés par le chef de l'expédition. Les prêtres délinquants et scandaleux seraient expédiés en Portugal pour y être jugés et punis. Le roi insistait sur les grandes dépenses qu'il s'imposait gratuitement pour le bien spirituel des Congolais et il attendait en retour des présents de la part d'Alphonse. — Ce document, bien médiéval, nous révèle la pensée du roi portugais. Il voulait convertir, mais sa pensée dépassait le stade de la conversion et encadrait déjà, par l'esprit, le Congo dans une organisation politique stable. Il concevait le Congo comme devant, sous la direction et la suzeraineté du Portugal, devenir un second Portugal, c'est-à-dire une monarchie féodale, avec une noblesse titrée et armoriée, un palais royal en pierre, un cérémonial, une cour et une chancellerie.

Mais Simao répondit mal à la confiance du roi Manuel. Il se laissa circonvenir par des Portugais déjà installés au Congo. Les intrigues paralysaient sa mission. Il mourait bientôt de la fièvre. Son remplaçant noua avec Alphonse de meilleures relations. Bientôt la flotte ramenait en Portugal un millier d'esclaves, donnés au roi Manuel par celui du Congo, et des jeunes gens de la noblesse, pour s'initier au christianisme. En 1513, Manuel put envoyer au pape une ambassade de douze nègres conduite par don Pedro, frère du roi du Congo Alphonse. Léon X accueillit avec curiosité ces noirs qui savaient déjà parler le latin si cher aux humanistes. On commençait à espérer la conversion de l'Ethiopie entière (car on appelait Ethiopie toute la région inconnue de l'Afrique).

Au Congo, Alphonse continuait à pratiquer la religion chrétienne avec ferveur et fidélité La monogamie était respectée dans ses Etats. Les missionnaires instruisaient la jeunesse dans les écoles. Mais les prêtres manquaient toujours : « Pourquoi faut-il, écrivait le roi en une phrase touchante, que je n'aie qu'une seule bouche pour prêcher et pour enseigner ? »

La disette de prêtres était aisée à comprendre : c'est que le Portugal n'avait cessé d'élargir le cercle de ses découvertes. Goa était devenu portugais en 1510, Malacca en 1511. Le pape avait créé, pour ces colonies nouvelles, un siège épiscopal à Funchal, aux îles Madères. Le roi de Portugal exerçait les fonctions de patron ecclésiastique de toutes les terres lointaines. Le roi du Congo, Alphonse, imitait son exemple et dirigeait en personne l'œuvre missionnaire dans ses Etats. Il lui vint l'idée, en 1514, de fonder un séminaire indigène ; mais la lettre dans laquelle il soumettait son idée au roi Manuel ne paraît pas avoir eu de réponse. Au moins Alphonse voulait avoir des écoles, et sous son règne l'instruction se développa étonnamment au Congo. Le christianisme devenait aussi religion d'Etat ; le polythéisme fut interdit sous de sévères pénalités.

Les missionnaires pourtant s'épuisaient à la tâche. Ils mouraient les uns après les autres et n'étaient pas toujours remplacés.

Car les Indes attiraient et accaparaient l'intérêt du Portugal ; on négligeait le Congo. Les noirs du Congo qui étudiaient à Lisbonne donnaient des déboires. Enfin, en 1518, fut admis à la consécration épiscopale le prince nègre don Henri, fils du roi, sous le titre d'évêque d'Utique. Il n'avait pas trente ans. Ses pouvoirs furent liés jusqu'à ce que sa formation fût achevée ; il ne partit qu'en 1521, avec des prêtres noirs. Une autre expédition y ajouta des missionnaires blancs. Mais le jeune évêque noir, attaché par sa grandeur même, ne quitta guère la capitale, Baji, et il mourut avant son père, en 1534.

Le roi Manuel était mort aussi en 1521. Jean III lui succédait et il obtenait du pape une organisation nouvelle de l'épiscopat dans les missions, avec une primatie à Funchal, des évêchés à Santiago du Cap Vert, San-Thomé de Guinée et Congo San Miguel pour les Açores, Goa pour les Indes.

L'esprit apostolique souffrait cependant d'un mal terrible : le manque de prêtres. D'autre part, le petit Portugal s'était épuisé en explorations lointaines. L'agriculture périclitait dans la métropole. La traite des esclaves fut le moyen que l'on adopta pour remédier à cette pénurie de bras au Portugal. Il vint un jour où les esclaves nègres furent plus nombreux dans la province portugaise des Algarves, peu fertile du reste, que les paysans d'origine européenne. Au Congo, le roi Alphonse avait dû interdire l'exportation de la main-d'œuvre servile. Mais les nègres eux-mêmes faisaient de la contrebande, enlevaient leurs congénères pour les vendre aux Européens. La traite se poursuivait donc et c'était le plus terrible des scandales. Les Portugais installés au Congo devenaient les pires ennemis de la religion !

Le roi Alphonse, le plus intelligent de sa race, mourait entre 1541 et 1544, après un long règne au cours duquel sa fidélité au christianisme ne s'était pas démentie, malgré de nombreuses déceptions de la part des Européens et même des missionnaires. Ses descendants continuèrent à protéger la religion de leur ancêtre. Mais la pénurie de prêtres durait toujours.

En 1547, la Compagnie de Jésus entrait en ligne à son tour et expédiait quatre Pères au Congo. Ils arrivaient le 17 mars 1548, épuisés de fièvre. Le roi les attendait. Leur première impression fut

bonne. Ils se rendirent compte pourtant que les secrétaires portugais qui avaient jusqu'alors rédigé les lettres des souverains noirs, avaient présenté la situation sous un jour mensonger. Le langage prêté à des chefs à peine convertis ne reflétait pas plus leur sentiment réel « que la phraséologie latine prêtée par les clercs aux rois barbares de l'époque mérovingienne. » La polygamie avait fait sa réapparition. L'instruction chrétienne était déplorable ; les Jésuites s'attachèrent à l'améliorer. « Ils firent chaque jour, en deux églises, un catéchisme de deux heures pour les hommes. Les femmes étaient rassemblées dans une troisième église pour y être instruites. Il y avait aussi des prédications au palais royal, des prédications pour les Portugais. Pour ces sermons, comme pour la confession, les Pères s'aidaient d'interprètes. » Ils firent un bien immense, parce que leur désintéressement parfait fit oublier les exemples de cupidité qu'avaient parfois donnés d'autres missionnaires, du reste partiellement excusables à cause de l'abandon matériel où on les avait laissés. La foule affluait. En quelques mois, il y eut des baptêmes par milliers : 5000, nous dit-on, dans le premier trimestre qui suivit l'arrivée des Jésuites.

Cependant, le roi Diogo, deuxième successeur d'Alphonse, avait pris goût à la traite des esclaves, parce qu'il avait un amour du luxe qu'elle lui permettait de satisfaire. Les Jésuites eux-mêmes s'étaient, avec le temps, laissés entamer par l'atmosphère démoralisante du Congo. On sut au Portugal que le Congo enfantait de nouveaux scandales. Il fallait sans cesse recommencer. La Compagnie de Jésus lâcha prise en 1555.

A la mort du roi Diogo, qui n'était pas un chrétien exemplaire, tant s'en faut, le paganisme redevint maître de la situation. Une tentative des Carmes n'aboutit pas à des résultats plus stables. Le grand ennemi de la foi, en ces régions de feu, était le tempérament même du noir, produit direct d'un climat débilitant et excitant tout ensemble, dans lequel l'intelligence et la volonté perdent à la fois de leur clarté et de leur force. D'autre part, à côté des semeurs d'Evangile, se trouvaient régulièrement les mercantis, avec leurs cupidités implacables, leurs passions mauvaises ; et l'on excuse presque les malheureux nègres de n'avoir pu comprendre la beauté de la religion chrétienne, en songeant aux tristes exemples qu'ils recevaient trop souvent de ceux qui la représentaient auprès d'eux.

IV

Un fait que consacre toute l'histoire de l'Eglise, soit qu'on la considère dans son ensemble, soit qu'on l'étudie dans ses moindres détails, c'est que les intérêts spirituels ne gagnent rien, bien au contraire, à se trouver mélangés de trop près aux intérêts temporels. C'est la raison pour laquelle les Souverains Pontifes, et spécialement le pape Pie XI, glorieusement régnant, prennent le plus grand soin d'enlever au travail apostolique toute apparence de nationalisme, et d'éloigner de l'œuvre missionnaire dans les pays infidèles tout soupçon de visée politique.

Mgr de Guébriant a touché cette très délicate question dans un des derniers n^os^ du *Correspondant* (25 janvier 1931), à propos des *Missions catholiques à l'Exposition coloniale.*

On sait qu'il se prépare à Paris une grande Exposition coloniale. M. le vice-amiral Lacaze, président de l'Association des Amis des Missions et du Comité d'organisation du Pavillon des Missions, à cette Exposition, a reçu un solennel encouragement du Souverain Pontife. Mgr de Guébriant profite de la Lettre Pontificale pour constater « qu'aux yeux du Pape l'œuvre des Missionnaires peut, à très bon droit, figurer dans une Exposition coloniale, elle en constitue l'une des sections les plus importantes, ce qui revient à dire que les Missions ont à jouer, dans la colonisation, un rôle de premier ordre, avec lequel, par voie de conséquence, l'attitude de la colonisation doit être en harmonie. »

Tous les mots de cette phrase, on peut le dire, ont été soigneusement pesés. Mgr de Guébriant précise aussitôt que « dans les colonies, comme ailleurs, les Missions n'ont qu'un but, exclusif de tout autre : christianiser les pays païens, leur faire connaître, pour employer les termes du pape, « les bienfaits de l'Evangile [1]. »

« C'est une illusion de croire que les missionnaires catholiques cherchent ou ont jamais cherché à faire passer ou à maintenir sous la domination des Blancs les peuples qu'ils évangélisent. Soit qu'on leur en fasse un mérite, soit qu'on le leur impute à crime, le reproche et l'éloge tombent également à faux. »

Il a pu arriver parfois et il est arrivé au cours du XIX^e^ siècle, en particulier, que des missionnaires catholiques, des Français notamment, n'ont pu protéger la vérité catholique contre les exclusivismes dont les puissances protestantes la menaçaient aux colonies qu'en s'efforçant de faire appel au pavillon catholique de la France. Ce n'était point par patriotisme, c'est-à-dire pour approuver ou favoriser l'expansion coloniale de leur pays, qu'ils agissaient de la sorte, mais par impossibilité de sauvegarder autrement les intérêts spirituels dont ils étaient les porteurs. « Quand le missionnaire part pour les terres lointaines et souvent inhospitalières où il passera sa vie et où il laissera ses os, il ne songe pas plus à agrandir sa patrie qu'à enrichir sa famille. A l'une et à l'autre son cœur reste passionnément attaché. Mais sa pensée est ailleurs, ses visées sont d'un autre ordre. »

Voilà la doctrine catholique dans sa pureté et sa force. A quoi beaucoup de catholiques feront

[1] Mais aussitôt se pose cette question : « L'état d'un peuple, de race noire ou jaune, soumis au régime colonial que lui impose la race blanche, est-il une circonstance favorable à la christianisation ? » Aucun missionnaire ne l'affirmera *a priori*. Il en est certainement qui le nieront *a posteriori*.

immédiatement cette objection : « A quoi donc servent les Missions et que fait donc d'utile le missionnaire catholique ? » Il en est malheureusement beaucoup de nos jours, qui ne peuvent s'intéresser aux missions que par intérêt patriotique ! C'est un signe certain de la dépréciation des valeurs spirituelles dans notre société trop matérialisée. A quoi servent les Missions ? Mais à christianiser, tout simplement. N'est-ce point assez ? Ne comptez-vous pour rien les âmes ? N'est-ce pas une assez grande œuvre que celle qui consiste à faire connaître Jésus-Christ aux peuples, Jésus-Christ, c'est-à-dire l'unique Rédempteur, celui qui a pu dire en toute vérité de lui-même : « Je suis la Voie, la Vérité, et la Vie ! »

Mais insistera-t-on ? « Si belle que soit cette œuvre, vaut-elle les efforts qu'elle coûte, quand on considère les résultats qu'elle obtient ? » — Les résultats : justement c'est à les faire toucher du doigt que sera consacré le Pavillon des Missions catholiques à l'Exposition coloniale de Paris. « Ils paraîtront sérieux au visiteur sérieux qui, non content de jeter un coup d'œil aux seuls objets qui l'intéressent, cherchera surtout à comprendre ce que représente l'ensemble, et, sans se laisser déconcerter par la comparaison des effectifs catholiques actuels avec la masse énorme des païens, étudiera à fond chiffres et statistiques. » A une époque où tout change avec tant de rapidité, où les populations les plus arriérées sont ébranlées par le contre-coup des découvertes, des guerres, des discussions, des querelles du monde européen, la présence du catholicisme est indispensable partout, pour faire figure de candidat réel parmi les puissances qui se disputeront prochainement les cœurs des peuples.

Prenez l'Afrique. Une partie importante de ce continent a été autrefois catholique et même particulièrement fervente. Le monophysisme a desséché l'Eglise d'Egypte, l'Eglise des Athanase et des Cyrille d'Alexandrie. La conquête arabe a brûlé sur pied les germes que les Augustin et les Fulgence avaient si abondamment prodigués en Mauritanie. Depuis soixante ans, ce vaste continent a été exploré, étudié, traversé dans tous les sens. Les missionnaires catholiques ont repris la marche conquérante de leurs ancêtres du XVIe siècle dont nous venons de rappeler les conquêtes au Congo. Il y a actuellement 150 vicariats apostoliques, c'est-à-dire une moyenne de trois par région grande comme la France, et pour une population d'environ deux millions 1/2 d'habitants. Le nombre des convertis n'atteint encore que 5 millions, 4 % de la population, mais c'est bien ainsi que la conquête de l'Empire romain a jadis commencé. C'est ainsi que la conquête des Etats-Unis, où les catholiques forment actuellement le groupe religieux le plus compact et le plus fort, a commencé aussi. Il y a un mouvement considérable dans la race noire. On s'éloigne de l'antique fétichisme. Qui donc va s'emparer de cette âme des fils de Cham ? « Avant cinquante ans, plus tôt peut-être, ils auront fini de se décider, les uns pour l'Islam, les autres pour le protestantisme ou le catholicisme. » N'est-ce pas là un fait considérable, et les hommes d'Etat doivent-ils le regarder comme indifférent ? Et même s'ils persistaient à ne pas faire entrer ces probabilités dans leurs profonds calculs, nous, catholiques, peuvent-elles nous laisser froids ?

De l'Afrique, passez à l'Asie. Ici les missions n'ont pas des perspectives aussi rapprochées. « Chez les noirs, elles ont devant elles, à courte échéance, un aboutissement certain. Chez les jaunes, les perspectives restent lointaines, mais elles sont les mêmes. Les grandes nations de l'Orient ne pourront pas plus que les autres se passer d'une religion. Elles l'essaieront sans doute, mais elles ne réussiront pas. Il y a des expériences déjà faites, au Japon par exemple, et elles sont concluantes. Les vieilles religions traditionnelles travailleront à garder, en la modernisant, leur emprise sur ces peuples. Mais leur succès est plus que douteux et laisse ses chances au christianisme, car celui-ci existe et, malgré la faiblesse relative de ses effectifs, fait preuve d'une vitalité incontestable. Sa candidature est posée. Et c'est là un résultat obtenu. »

Au Japon, le catholicisme apparaît comme une simple goutte d'eau en face de l'océan shintoïste. Mais il est là. Il forcera un jour ou l'autre l'attention, par sa force, sa puissance d'harmonie avec la raison naturelle, sa solidité historique, son organisation sociale et religieuse, les souvenirs héroïques que ses premiers assauts dans le pays ont laissés, grâce au courage de ses martyrs !

En Chine, il en est de même. Les catholiques n'y représentent que 1 % de la population. C'est infime. Il y a pourtant déjà 80 vicariats apostoliques, soumis au représentant du pape, le Délégué apostolique de Pékin. C'est déjà mieux que la Mission de Chine, c'est l'Eglise de Chine. Parmi les convulsions qui soulèvent et troublent l'immense empire, l'Eglise catholique affirme sa stabilité, sa volonté de vivre, son unité, sa forte discipline. « Et dans le désarroi universel, l'attitude de ses prêtres et de ses religieuses, tous présents à leur poste, tant que la force ne les en a pas chassés, leur dévouement, leur sang-froid, attirent les regards et réalisent un gain moral qui compense, et au-delà, les pertes matérielles. Là aussi la candidature est posée... »

Elle l'est mieux encore en Indo-Chine. « Le pourcentage catholique y est de 4 1/2 %, en comptant le royaume de Siam et la colonie des Straits. Pour la seule Indo-Chine, il est de 7 % et s'élève, çà et là, à 8, 9 et 10 %. Avec ses 1.500.000 fidèles, ses 18 évêques, ses 400 missionnaires, ses 1.200 prêtres indigènes, le catholicisme éveille, autant et plus qu'en Afrique, l'idée d'une plante vigoureuse dont l'épanouissement ne tarderait guère si, dans l'évolution qui emporte ces peuples, telle ou telle éventualité venait à se produire. »

Dans les Indes, il est trois facteurs peu favo-

rables à l'expansion catholique : le système des castes, que rien n'a pu détruire, — la prépondérance des musulmans dans le Nord, — la domination anglaise et protestante sur l'ensemble. Cela n'a pas empêché l'Eglise catholique d'affirmer sa vitalité, en s'implantant dans ce terrain difficile et en y prospérant.

Cette rapide revision des terrains d'évangélisation suffit à montrer que l'œuvre missionnaire est en bonne voie. Mais en quel sens cette œuvre peut-elle intéresser la colonisation ? Voici :

« Rompre les isolements injustifiés, faire comprendre à ceux qui s'y obstinent qu'ils appartiennent à la grande famille humaine et ont un rôle à y jouer, les initier aux progrès réalisés ailleurs ; rendre accessibles et développer, à l'avantage commun de l'humanité, les pays en retard. Les élever intellectuellement et moralement à la hauteur des autres. Mettre au jour et en valeur leurs ressources. Les faire fructifier pour le plus grand bien du colonisé et du colonisateur, et établir pour cela une collaboration équitable, pacifique, librement, et même s'il se peut, cordialement consentie. En fin de compte, préparer au pays et à ses habitants un avenir meilleur, n'est-ce pas là le but de la colonisation ? Si, impuissante à les faire accepter, elle a recours pour s'imposer à la force brutale, elle creusera dès le début un abîme trop profond pour être jamais comblé. Pour atténuer les premiers heurts et éviter l'irréparable, pour rapprocher les mentalités de deux peuples inconnus l'un à l'autre, créer l'estime réciproque, en faisant voir à l'un les bons côtés de l'autre et faire perdre aux défiances inévitables ce qu'elles ont de trop farouche, la communauté de religion est souveraine. »

Il est des pays où l'antagonisme entre colons et indigènes a abouti à la presque totale disparition de ces derniers. Mais « ce n'est pas dans les pays où la puissance colonisante était catholique. Chez ces derniers, il y a eu, en général, conservation de la race autochtone, et souvent même fusion des deux races, comme dans tous les pays de l'Amérique latine, aux Philippines et ailleurs. » Ceci est une remarque de la plus haute importance et qui suffit à venger toutes nos grandes entreprises apostoliques, médiévales et modernes, de certains reproches qu'on n'a pas craint de leur faire. Malgré les abus que nous n'hésitons pas à condamner, l'apostolat catholique n'a pas à se reprocher ce crime : le meurtre d'une nationalité ou la destruction d'une race ! Les missionnaires servent à créer les conditions favorables à un rapprochement *pacifique* entre les hommes, tout comme la religion sert d'élément d'apaisement dans les conflits de classe à classe, au sein de nos pays rongés de socialisme révolutionnaire. Ils rendent donc d'immenses services à la colonisation. On peut se demander si la colonisation comprend leur œuvre comme elle mérite d'être comprise et leur rend ce qu'elle reçoit d'eux !

En dépit du mot fameux : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation, » combien de colonisateurs n'ont-ils pas entravé la tâche des missionnaires par zèle anticlérical, ou du moins par l'étalage d'une indifférence religieuse qui ne pouvait, aux yeux des indigènes, que diminuer leur prestige et rendre suspecte leur action !

V

Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ici quelques statistiques recueillies naguère sur des questions scolaires dans notre pays de France.

I. Statistiques de l'Enseignement primaire. — En réponse à une question écrite de M. Février, député, le ministre a fourni les statistiques suivantes (*J. Off.* du 26 juin 1929, D. P., Ch., p. 2229) ;

1° Population scolaire (Ecoles publiques et privées) :

Années	Nombre d'élèves
1920	3.861.628
1921	4.188.559
1922	3.822.108
1923	3.973.033
1924	3.721 132
1925	2.881.351
1926	2.964.056
1927	2 047.649
1928	3.290.349

2° Certificat d'Etudes primaires :

Années	Nombre d'élèves présentés	Admis
1920	241.888	190.162
1921	261.101	208 605
1922	269.654	215.000
1923	281.894	217.252
1924	262.870	211.495
1925	272.721	222 236
1926	288 657	245.252
1927	263 674	216 008
1928	198.605	166.232

3° Nombre des écoles publiques et des écoles privées :

Il résulte d'une réponse à une question écrite de M. Lafaye, député, que les écoles publiques (maternelles et primaires élémentaires), qui sont actuellement au nombre de 71.327, sont fréquentées par 3.644.881 élèves, et que les écoles privées, au nombre de 12.370, en comptent 829.097. (*J. Off.*, 6 février 1930, D. P., Ch., p. 484).

II. Statistiques de l'Enseignement secondaire.

1° *L'enseignement des langues vivantes en 1929.* — La revue *Les Langues Modernes* (janvier 1930, p. 63) établit les statistiques suivantes, dont les éléments sont de source officielle. Le chiffre entre parenthèses indique le pourcentage.

A) Lycées de Garçons (125, Alsace et Algérie comprises) :

Anglais : 36 230 (55,3 %).
Allemand : 21.970 (33,5 %).
Espagnol : 3 691 (5,6 %).
Italien : 3.328 (5,5 %).
Divers : 1.215 (1,8 %).

B) Collèges de Garçons :

Anglais : 16 883 (57,3 %).
Allemand : 9.370 (31,7 %).

Espagnol : 1.540 (5,2 %).
Italien : 1,054 (3,5 %).
Divers : 694 (2,3 %).

C) Enseignement féminin (lycées et collèges) :
Anglais : 26.270 (67,1 %).
Allemand : 6.201 (15,7 %).
Espagnol : 3.637 (9,3 %).
Italien : 3.010 (7,1 %).
Divers : 195 (0 4 %.

Au total les pourcentages sont sensiblement les mêmes pour les lycées et collèges de garçons. Comparés aux chiffres de 1928, il y aurait un léger recul de l'anglais et une légère avance de l'allemand et de l'italien. Dans l'enseignement féminin, le trait saillant est la faible proportion des élèves d'allemand.

On aimerait à posséder des statistiques semblables pour les établissements secondaires libres.

2° *L'enseignement du grec.* — M. Héry, sénateur, ayant demandé au ministre « quels ont été, de 1927 à 1929, pour les lycées et collèges, les effectifs des élèves étudiant le grec dans toutes les classes de la Quatrième à la Première, » a reçu la réponse suivante dont les chiffres sont arrêtés du 5 novembre *(J. Off.*, 7 février 1930, D. P., S., p. 93) :

	1928	1929
Première. . . .	2162	1868
Seconde	1810	1796
Troisième . . .	2497	2091
Quatrième . . .	2726	2313

Cette statistique fait comprendre l'appel désespéré que le député socialiste Bracke adressait à ses collègues de la gauche, le 4 décembre 1929, lors de la discussion du budget de l'Instruction publique : — « Je m'adresse spécialement à ce côté de la Chambre, où siègent des collègues qui veulent avec raison que l'enseignement libre n'ait pas le monopole de la culture classique. Prenez garde : les études grecques sont en train de disparaître... »

Maintenons bien haut dans nos établissements secondaires libres le prestige et le « monopole » qu'on nous envie, de la culture classique qu'un des nôtres, M. Le Cour Grandmaison, définissait en ces termes à la tribune de la Chambre :

« Les humanités, Messieurs, c'est un mot riche de substance pour qui cherche à en pénétrer le sens profond, que d'ailleurs ne nous révèlent pas les dictionnaires.

« Qu'est-ce donc, sinon cet ensemble de disciplines qui nous donne conscience de la place toute relative que nous tenons dans le temps et dans l'espace, qui, nous mettant en contact avec la pensée des autres siècles et des autres races, nous apprend que la pensée humaine n'est le monopole ni de notre sol, ni de notre génération, qui nous rend apte à nous enrichir de toute l'expérience du passé.

« Cette culture engendre chez celui qui l'assimile réellement, plus de compréhension, plus de modestie, plus d'indulgence, au rebours de cet orgueil du demi-savant qui croit à l'absolu de sa science parce qu'il est incapable d'en discerner les limites et d'élargir ses horizons.

« Elles sont, par là-même, un ferment de fraternité sociale et humaine, ces disciplines qu'on a bien raison d'appeler « humanités, » parce que, si je ne m'abuse, elles nous rendent plus humains dans le sens qu'employait le poète quand il disait : *Homo sum : humani nihil a me alienum puto.* »

Et l'éminent orateur ne craignait pas d'ajouter : — « A mon sens, le plus grand service que vous pourriez rendre à l'école publique, et par là-même au pays, serait précisément d'élargir les horizons de ses maîtres, en les initiant à ces humanités dont l'organisation de notre enseignement primaire actuel me paraît être trop souvent la méconnaissance absolue [1]. »

3° *Population scolaire des lycées et collèges.* — L'effectif total des élèves de l'enseignement secondaire public s'est élevé : en 1924, à 172.561 ; — en 1925, à 174.840 ; — en 1926, à 170.452 ; — en 1927, à 167.555 ; — en 1928, à 169.278 ; — en 1929, à 174.097.

Ces chiffres, officiellement communiqués à M. Cope, président du *Syndicat des Professeurs de Lycée*, « établissent qu'après un assez sensible fléchissement, dû à l'abaissement des naissances en 1914, 1915, 1916, l'effectif des lycées et collèges tend cette année à se relever au plus haut. » *(Quinzaine Universitaire*, 25 mars 1930, p. 581).

4° *Le nombre des candidats au baccalauréat.* — A propos du nombre toujours croissant des candidats au baccalauréat, M. Charléty, recteur de l'Université de Paris, a donné des indications qui sont à retenir :

« ... Les Facultés de France qui avaient fait 31 bacheliers en 1809, 3.884 en 1840, 6.386 en 1874 ; qui de 1809 à 1917 avaient lancé dans la circulation 547.000 diplômés, les Facultés de France examinèrent en 1928 plus de 72.000 candidats. La Sorbonne, à elle seule, qui en 1881 en examinait 4.945, en comptait 9.388 en 1920 ; aujourd'hui, pour la seule année où nous sommes, elle en a vu défiler de juin à novembre plus de 20.000 !

« Nous n'avons pas, croyez-le, atteint, comme on dit, le plafond. Car voici venir la cohorte charmante des jeunes filles : à chaque session plus nombreuses, — il y avait pour la seule Sorbonne 52 candidates en 1905, 564 en 1913, 1668 en 1917, — elles forment aujourd'hui la moitié de l'effectif... » *(Discours de rentrée*, 9 novembre 1929).

5° *L'Enseignement secondaire féminin.* — Quelques chiffres officiels en montreront la progression rapide depuis 1890 *(Revue Universitaire*, mai 1930, p. 444).

A) Nombre d'établissements (France et Algérie) :
En 1890 : lycées, 24 ; collèges, 26 ; cours secondaires, 38. Total : 88.

[1] *J. Off.*, 4 décembre 1929, p. 3829.